L'ours, la vierge et le taureau
Author(s): Daniel Fabre
Source: *Ethnologie française*, nouvelle serie, T. 23, No. 1, textures mythiques (Janvier-Mars 1993), pp. 9-19
Published by: Presses Universitaires de France
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/40989357
Accessed: 21/06/2014 21:01

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Ethnologie française*.

http://www.jstor.org

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

L'ours, la vierge et le taureau

Daniel Fabre
Centre d'anthropologie des sociétés rurales, EHESS, Toulouse

« ...
comme un ours fait sécher son linge
au soleil qui sort des cavernes
comme un chien avale sa langue
pendant que son sexe prend feu
comme un garçon qui perd le souffle
oui oui oui si trop ardemment
il respire sur une fille
l'odeur maternelle du sang. »

René Nelli (1971)

Sur le flanc sud de l'Ourthizet, ce mont trapu aux lignes adoucies qui domine le plateau de Sault, dans les Pyrénées languedociennes, il y a un rocher blanc, bien visible sur le vert de la pelouse, fiché en pleine pente. On le nomme *La Parada de l'ors*. Le toponyme retient moins par son mystère que par son évidence : « *la sauvegarde contre l'ours* » en serait la plus exacte traduction. Pourquoi ce nom ? La réponse me vint d'un berger et son récit n'est pas, pour lui, un « conte », ni une anecdote plaisante (une « couillonnade »), ni une de ces « histoires » rapportée à un personnage fameux, c'est simplement un « on dit ». Ici le genre est moins défini par le contenu que par cette voix indéfinie qui porte la vérité probable de faits anciens.

« *Soi-disant que l'ours se mettait derrière ce rocher et qu'il prenait le troupeau. Il y a un sentier là, mal placé et il prenait le troupeau par dessus, il s'emparait toujours d'une bête pour la (manger), il l'attaquait au défaut, là* (le narrateur montre le creux de son épaule). *Mais le taureau sentait l'ours et chaque jour ils se battaient. Le taureau le chassait, il réussissait à le faire partir. Mais un beau jour, en passant près de ce rocher, je ne sais pas ce qui est arrivé, c'est étonnant, le taureau ne le sentit pas, ou peut-être voulut-il serrer l'ours contre le rocher... toujours est-il que l'ours lui posa la patte sur l'épaule. Quand il sentit les griffes le taureau tira d'un coup sec, il arracha la patte de l'ours mais lui aussi eut l'épaule arrachée. Ils sont restés là, tous les deux, sur le pré. Soi-disant que c'est la vérité, maintenant je ne sais pas...* »

Le nom du lieu s'éclaira donc par l'évocation d'un thème vénérable : l'antagonisme atavique de l'ours et du taureau. Aristote en traite dans son *Histoire des animaux* (VIII, V, 3), Pline l'Ancien le reprend et l'abrège dans son *Histoire naturelle* (VIII, L.iv). Les deux savants s'émerveillent de voir l'ours s'offrir à l'assaut, couché sur le dos, puis, avec une agilité stupéfiante, se suspendre des quatre pattes aux cornes et au mufle du taureau pour l'abattre au sol « *en lui mordant la pointe de l'épaule* ». Chez les naturalistes le combat s'achève sur cette victoire, que des jeux de cirque tentèrent de représenter[1]. Or, en Pays de Sault comme dans toutes les versions pyrénéennes retrouvées depuis – huit en tout, de la vallée d'Ossau au Canigou -, les deux bêtes se déchirent mutuellement et, le plus souvent, meurent ensemble[2]. En outre cette péripétie ne suscite pas ici un discours général sur les qualités des deux espèces mais un simple nom de lieu qui fixe le souvenir du combat. Fait divers donc, réitéré sur les hauteurs de la montagne, il parle d'abord et très précisément du temps et de l'espace pastoraux, de leurs pulsations accordées, de leurs seuils, de leurs limites.

La bête des lisières

A l'orient des Pyrénées l'ours vient à peine de s'éteindre mais il a laissé dans le nom des lieux une empreinte très singulière. D'abord il reste parfaitement identifié, rares sont en effet les toponymes – tels les Balcère, *Vallem ursarium,* de haute Catalogne – dont l'origine, perdue pour les usagers, n'est claire que pour les savants[3]. Au contraire, les *Cauna de l'ors, Pla de l'ors* et autres *Pas de l'ors* renvoient à sa tanière d'hiver, au replat ensoleillé où il s'ébat, au passage qu'il emprunte et dont il sait faire un piège. Enfin, loin d'être disséminé au hasard, comme le loup, le blaireau ou le renard, l'ours des toponymes reste quasiment confiné dans son territoire de prédilection, ces monts et ces vallées où il vivait naguère ; il s'est, en revanche, vite effacé là où l'animal a plus tôt disparu. Mais ce n'est pas tout ce que ces noms topiques nous révèlent. En effet, si l'on considère maintenant les places assignées à l'ours dans l'espace montagnard, elles dessinent deux lignes bien visibles. La première,

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

tout autour de la clairière dont le village occupe le centre, balise le passage entre l'*ager* cultivé et le *saltus* des landes, des hêtraies et des sapinières : ici l'ours qualifie le bord d'un versant au soleil, d'une *soulane,* là une colline, une *serra,* trop raide pour être continûment disputée aux fougères. Espace proche, encore familier, où cependant décroît l'emprise du laboureur. La deuxième limite, elle, est à l'opposé, au plus loin, au plus élevé de « la montagne » (ainsi nomme-t-on l'alpage) ; quand l'herbe laisse place à la pierraille et au névé, là où le berger et ses bêtes passent, sans s'arrêter, s'égrènent *Jasse, Échelle* et *Parade* de l'ours.

Ces deux seuils marquent les deux pulsations extrêmes d'un territoire que seuls les troupeaux fréquentent en familiers, selon l'alternance des saisons. A l'automne la *vacada* collective commence à descendre, elle doit être rentrée à Toussaint. L'ours peut suivre son mouvement, en empruntant les mêmes chemins, et profiter de la première tempête. C'est alors qu'on le rencontre après qu'une bête ait été mystérieusement blessée ou lorsqu'on part à la recherche d'une autre que l'on croit perdue : « *... la neige fondait, et là il a posé la patte, il a laissé la forme d'une patte : Aïe ! quand j'ai vu ça, nom de dieu ! mais ce n'est pas la trace d'un homme ça, bon sang, ça n'est pas la trace d'une personne, c'est la trace de l'ours [...]. Il y avait une source qu'on appelle la source de l'étrangère* (la gavatxa), *bonne, j'avais pris un peu de chocolat pour boire à cette source et quand je vais m'arrêter, je vois l'ours planté devant moi comme d'ici au cerisier en bas, juste devant moi, et il me regardait, et cela dans une montagne où il n'y avait pas une âme quinze kilomètres alentour. Et maintenant comment tu feras ? Que faut-il faire ? Mais par chance il était repu, je n'ai rien dit j'ai pris le chemin, et je m'en vais, je m'en vais et lui aussi qui se met à descendre Mais où va-t-il se promener ? Et je traverse cette montagne, tu peux croire que la casquette, quand tu as une bête comme ça derrière – l'ours c'est une méchante bête – la casquette glissait toute seule de ma tête, hop ! Et ça n'est pas un conte, c'est la vérité* »[4].

Lorsque les bêtes sont rentrées on les conduit tous les jours sur les chemins, dans les prés, sur les landes, au bord du terroir. En Pays de Sault un terme désigne cette manière de faire paître : *amarginar,* mener sur les marges. Et parfois l'ours s'y montre : « *Depuis une quinzaine de jours, les vaches passaient en courant près de la forêt, au lieu de s'arrêter elles partaient à fond de train, comme affolées. Et un matin, en ouvrant la porte de la maison, à l'orée de la forêt qui est à cent mètres, j'ai vu deux ours, ils m'ont regardé puis ils ont foutu le camp.* »

Mais l'ours de l'intersaison est parfois plus audacieux, il s'avance jusqu'aux *bucs,* ruches creusées dans un tronc évidé et recouvertes d'une pierre plate. Certains hommes – pas tous car il faut aimer les abeilles et être accepté par elles – les disposent à quelque distance, au flanc ensoleillé de la vallée, dans un creux à l'abri du vent, ou bien dans un bosquet de feuillus, un peu clairsemé. L'ours vient les piller à l'automne quand le gâteau de miel est à son comble : « *Les vieux disaient qu'il fallait toujours piler du verre sur la pierre, l'ours renverse tout ça, le mélange au miel, la ruche est perdue mais ce verre, au moins, ça lui coupe la digestion !* » Il n'est jusqu'aux jardins à l'écart qui ne soient visités, la nuit. Ainsi Bessède-de-Sault possède un petit terroir au fond de la vallée de l'Aude ; près du fleuve le temps est plus doux et le maïs pousse, « *on en donnait des bouquets verts aux vaches qui dépiquaient* », on en laissait aussi grainer quelques plants pour les semis. Et « *l'ours venait manger ces épis à peine mûrs, quand ils font encore le lait. Mais c'était bizarre, il laissait toujours une rangée de graines intactes. Quand ils l'ont tué – ce fut le dernier ours tué ici – un vieux leur a dit : « Regardez dans sa gueule, il doit lui manquer une dent ! Et en effet, il avait une encoche !* ».

Dès que la neige est installée on dit : « *l'hiver est rentré* », et l'ours devient invisible. Puis, vers le mois d'avril, quand les bêtes ont achevé tout le foin engrangé – « *on a mis l'homme noir dehors* » est la phrase sacramentelle qui accompagne la dernière fourchée -, sur l'Ourthizet « *la ramure est revenue* », il est temps de rassembler la *vacada,* le grand troupeau, celui qui réunit plusieurs villages, le berger commun va le conduire à l'estive. Par un matin de mai, brumeux encore et chargé de rosée, le flot des sonnailles gravit les pentes de l'Ourthizet – du « mont de l'ours » comme certains l'entendent. C'est en effet son territoire, la seule contrée où des plantes portent son nom : raisin d'ours, herbe à ours désignent les airelles. Et là le taureau le défie en un combat qui a la forme d'un rite : toujours au même endroit, il dure – « *de huit heures du soir à trois heures du matin* », il se répète – « *près de quinze jours, chaque soir le taureau défendait son troupeau contre l'ours* » – et pour finir des blessures semblables voire une mort simultanée disent avec insistance la rigueur de cette frontière d'en haut. Mais pourquoi ces deux bêtes-là doivent-elles fatalement s'y confronter ?

Les deux champions

La réponse semble évidente : face à l'ours, à la méchante bête qui, sauvagement, décime le troupeau, le taureau, le *biòu,* un seul pour trois cents vaches, se présente comme le champion de l'univers domestique.

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Or, à l'observer d'un peu plus près, cette différence n'est pas aussi nette, aussi figée. Tout comme l'espace pastoral est soumis à une ample oscillation calendaire, ours et taureau sont l'un et l'autre frappés d'une même incertitude classificatoire.

Le premier est toujours plus ou moins humanisé. Ses pas dans la neige à peine fondue « *semblent ceux d'un homme* ». D'ailleurs pour éviter son « vrai » nom qui le ferait venir, ne l'appelle-t-on pas *l'òme pelut,* l'homme velu, *le dels esclòps desconlats,* celui aux sabots sans dessus ou encore *Martin aus pes descaus,* Martin aux pieds nus[5] ? Les montreurs d'ours, venus de la haute Ariège voisine, qui traversaient « avant la guerre » le Pays de Sault et y ont laissé un très vivace souvenir, savaient bien jouer de cette indétermination[6]. La bête toujours se dressait sur ses pattes arrières, on laissait à penser qu'elle comprenait fort bien le langage des hommes et qu'il valait mieux ne pas médire d'elle. En se baptisant lui-même Jean de l'Ours, un montreur, qui tournait en Roussillon dans les années 1930, se présentait comme fils de ses œuvres. Car, sur ce plan, la réputation de l'ours est établie : les jeunes femmes irrésistiblement l'attirent. Malheur à la bergère solitaire ou à la ramasseuse de bois égarée. C'est par son enlèvement que débute le récit le mieux aimé dans la montagne : Pierre le Fort ou Jean de l'Ours naîtront de cette union consommée au creux d'une caverne. Mais que l'on ne se méprenne pas : ceci n'est pas un conte. Au-dessus de l'Aude, sur la falaise qui, à l'est, domine la petite ville d'Axat, les anciens montrent encore un épais bouquet de buis : « *L'ours avait pris cette bergère du Caunil, il l'embrassait, la léchait mais elle lui a échappé, elle a couru jusqu'au bord et s'est jetée dans le vide et il l'a suivie. C'était là-haut, on a planté ce buis en souvenir et gravé trois croix sur la roche.* » L'ours debout, l'ours compagnon de son montreur, amoureux, amant ou père est donc au plus près de l'homme, subissant constamment l'attraction de son presque semblable[7].

Le taureau, pour sa part, est donné comme la bête productive par excellence. Sa puissance sexuelle est gérée collectivement. Propriété d'un seul, il féconde les bêtes de tous. Soit en les couvrant librement l'été, sur la montagne, soit, l'hiver, quand vient leur tour, selon une coutume qui règle minutieusement les devoirs et les droits de chaque partie. Pourtant le plus socialisé des animaux tient sa valeur de ce qui, en lui, reste indomptable. Depuis les agronomes classiques un bon taureau est toujours décrit comme « *une bête rouge* », écumante, au caractère ombrageux[8]. Ce sont les critères que l'on retient sur la foire : ampleur du poitrail, souplesse de l'échine, belles symétrie et envergure des cornes, fierté du port de tête. Les vertus du reproducteur sont déduites de la puissance visible du combattant et l'on n'aime guère les taureaux sélectionnés d'aujourd'hui, massifs peut-être mais sans cette vivacité qui impressionnait tant chez les *biòus* du passé. Quand, au plein de l'été, les hommes vont à la montagne, tôt le matin, voir leurs bêtes, porter le sel, refaire les provisions du vacher et partager avec lui le repas, ils viennent aussi admirer le taureau, surtout si c'est « un gascon » à la robe gris clair, un taureau du pays. Il méprise le jappement des chiens qui se tiennent à bonne distance, il suit droit son chemin, tout s'écarte devant lui, d'un pas très ferme il traverse les grandes plaques de neige que les femelles prudemment contournent. Il ne craint aucun des pièges de la plus sauvage montagne et semble s'accorder à elle. Il gouverne, souverain hautain et indiscutable, une société autonome, où l'homme est réduit à la plus discrète présence.

Ainsi l'ours et le taureau sont-ils saisis dans un mouvement inverse, ils s'opposent moins par ce qu'ils sont que par ce qu'ils tendent à devenir, leur face à face est la conséquence de leurs trajets contraires et c'est bien cette qualité transitive qui s'éclaire du jour le plus vif si, dans les pas du conte, nous remontons jusqu'aux commencements.

Le miroir des origines

Pour ce qui est de l'ours, tout paraît simple, les circonstances de sa création sont déduites de la nature qu'on lui attribue. Ainsi à Bessède-de-Sault le conte de *Pierre le fort* débute par cette indécise entrée en matière : « *Je ne sais pas si c'est un homme qui errait dans la montagne et alors quelque chose lui est apparu qui lui a dit "Ours tu veux être, ours tu seras" et il a été changé en bête mais c'était un homme tout de même, par dessous* ». En Vallespir le récit s'explicite : « *Ça s'est passé pour la Chandeleur, le 2 février, Notre Dame allait à l'église avec le Petit Jésus et là, il y avait un type un peu innocent, il s'est caché au bord du chemin et : "Ouh !", il a bondi devant elle, il leur a fait peur, l'enfant s'est mis à pleurer. Alors la Vierge a dit : "Tu as fait l'ours, tu seras ours" et il n'a plus bougé sur le coup, il a été comme paralysé. Elle est partie, et c'est tout.* »

Voilà ce qu'on raconte à Saint-Laurent-de-Cerdans, le jour de la fête de l'ours (au plus près du 2 février), à propos d'une vierge du lieu, honorée sur l'une des collines, Notre-Dame de la Sort, puisque ce jour-là, dans l'Évangile et la liturgie, Marie *sort* pour la première fois, quarante jours après ses couches. Homme déchu, l'ours a perdu le langage, il a soudain régressé vers l'animal tout en conservant, « par dessous », les savoirs et les appétits des hommes. Il comprend enco-

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

re leur parler, il aime toujours les jeunes femmes[9]. Dans la crèche catalane que l'on modèle avec soin dans chaque foyer, on n'a pas manqué de représenter la scène. Elle est perçue comme d'autant plus importante que ce théâtre de la Nativité n'a plus bougé depuis le 6 janvier, date de l'arrivée des Rois mages dont les santons hauts en couleur ont lentement avancé vers l'étoile pour parvenir enfin à la grotte, à l'étable. Aussi les enfants attendent-ils avec impatience ce jour où, Jésus dans les bras, la Vierge se met en route vers la ville. Là une rencontre l'attend : « *Dans notre crèche nous avions deux figures d'ours, une debout dressée sur les deux pattes, l'autre en position normale* », le premier plus humain que le second. Après la visite au Temple, après la métamorphose qui donne naissance à l'ours, après la disparition de l'Enfant Jésus que l'on cache dans la poche du plus jeune de la maison, on range jusqu'à l'année suivante la crèche et ses santons[10]. De plus la croyance la plus commune affirme que, pour la Chandeleur, les ours de chair et de sang, ensevelis dans les profondeurs de la montagne, sortent regarder le soleil, mais aussi le Christ – *sol invictus* – avec sa mère : « *On dit que quand ils voient leur ombre, l'hiver en prend encore pour quarante jours.* » Et s'il ne sort pas le 2 février, comme dans les régions qui jouxtent au nord et à l'ouest le Pays de Sault, il n'en demeure pas moins lié à sa divine créatrice ; c'est, en effet, le 25 mars, pour l'Annonciation, que la bête « *fait sécher au soleil la paille de sa litière d'hiver en ce jour que l'on nomme* « Notre-Dame de l'Ours »[11].

Souvent le châtiment infligé par la Vierge au balourd qui l'effraye est assorti d'un interdit précis : « *Tu monteras à tous les arbres,* lui dit-elle, *sauf à celui-ci* » et l'arbre prohibé varie selon les lieux. En Bigorre c'est le hêtre, en Catalogne le peuplier, l'aubépine, le sapin, auxquels on ajoute, dans la plaine, l'olivier. Autant d'espèces vouées à la célébration du Christ : « *Les images de Notre-Seigneur étaient anciennement taillées dans le sapin, l'aubépine sert à décorer l'église pendant la Semaine Sainte, de l'olivier on a fait l'arbre de la Croix.* » Les anciens chasseurs d'ours, les charbonniers et les bergers ancrent cette malédiction dans leur expérience. Ils savent l'ours friand des faînes, du sorbier des oiseleurs et même des fruits de verger, des pommes et des prunes surtout. Ils l'ont vu maintes fois se hisser sur les arbres, se jucher sur la fourche principale, manger tout ce qui est à sa portée puis secouer avec vigueur les branches en pesant dessus. Baies et fruits tombent comme grêle alentour. C'est le moment de le surprendre, en pleine cueillette. Alors il se fige, ne peut monter ni descendre, un chien, un petit aide-berger suffisent à le tenir en respect et à l'offrir aux balles, aux « lingots de fer » des chasseurs ou à la hache des pasteurs[12].

De cet appétit toujours contrarié les montreurs d'ours font le clou de leur numéro. Après les divers exercices, au rythme du tambourin, les pièces pleuvent en effet pour que « Martin monte à l'arbre », à celui qui ombrage le centre de la place, un orme très souvent[13]. Le maître rallonge la chaîne et la bête entreprend l'escalade sous les vivats émerveillés mais cette évasion ne dure qu'un moment, il sera bientôt ramené, tiré par l'anneau qui lui transperce le mufle, laissant sur le tronc de profondes griffades, traces pérennes que l'on montre longtemps après son passage. Le combat contre le taureau, tel qu'on le raconte dans le haut-Pallars, illustre cette impuissance[14]. Il a eu lieu à la *vacada* de Sant Joan de l'Erm. L'ours surpris à attaquer un veau est chargé par le taureau, il doit fuir et ne peut que grimper sur un sapin. Son adversaire reste au pied de l'arbre et chaque vache se rue sur le tronc, l'ébranle sans pourtant réussir à faire lâcher prise à l'ours. Celui-ci, pour se délivrer de la furie des cornes que le taureau excite de son beuglement, entreprend de sauter d'arbre en arbre, manque son coup, casse une branche et s'abat au milieu du troupeau qui le met en pièces et le piétine. Tout juste s'il parvient, au début de la lutte, à « *arracher d'un violent coup de patte le museau d'une vache noire* », faible rappel de l'égalité initiale des combattants. Ici, en effet, l'arbre tabou abolit l'équilibre et la chute originelle ne peut que se répéter.

S'agissant du taureau on aurait pu attendre une création qui l'aurait opposé à l'ours comme le blanc au noir, le bien au mal selon la formule si fréquente dans ces contes sur l'origine des bêtes[15]. Mais nous savons bien que leur confrontation ne tient pas à la simple antinomie de leurs natures aussi est-ce une figure plus complexe qui rend compte du mouvement qui les unit. Car leurs destins inséparables se font face en s'inversant par la vertu d'un singulier miroir.

Si l'on ne conte pas la naissance première du taureau – et de son double, le bœuf de labour, désigné par le même terme, *biòu*[16] – il tient par contre un rôle majeur dans une autre mise au monde. Revenons, pour y assister, à Bessède-de-Sault, à son terroir abrupt, montueux et boisé où les champs cultivables sont rejetés à bonne distance, vers les hauteurs du nord, en direction du Clat et du Pas de l'Ours. Il y a pourtant, vers l'ouest, un second confront, avec les voisins d'Aunat, relativement plat et fertile, beaucoup de familles y ont quelques parcelles, semées en seigle, blé et méteil. Au bord de la route qui y mène est tapi un petit oratoire.

« *La vierge de la chapelle, c'est la limite d'Aunat et de Bessède. Il y avait alors le propriétaire du champ où elle se trouve qui labourait avec des bœufs. A un moment ils s'arrêtent, ils ne pouvaient plus avancer.*

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Alors le laboureur a dit : "Il doit y avoir une couleuvre au soc de la charrue." Il la soulève et c'était une petite statue, une sainte Vierge ! Il a fini son travail et a ramené la statue à Bessède. Mais ceux d'Aunat l'ont vu, ils ont prétendu que la statue avait été trouvée sur leur terrain, qu'elle était à eux, qu'ils la voulaient. On n'a pas cherché d'histoires, ils l'ont prise et installée dans leur église. Et voilà que l'année suivante, dans le même champ, le laboureur et ses bœufs s'arrêtent encore : la statue était dans la terre, elle était revenue toute seule, elle n'était pas pour rester à Aunat : "A cet endroit précis il faut lui bâtir une chapelle". C'est ce qu'ils ont fait et elle n'est plus repartie. »

La Vierge, incarnée dans cette statue, manifeste donc son intention d'être honorée sur la hauteur, près de la limite du village qu'elle a choisi. Dans une variante tout aussi répandue ce n'est pas de la glèbe qu'elle émerge mais d'un arbre devant lequel s'arrête obstinément le taureau. Le berger intrigué s'approche et découvre la statue enfouie dans un creux du tronc[17]. Mais la relation de l'arbre et de l'inventeur des vierges est plus intime encore ; un conte, *L'arbre du bœuf,* en révèle la raison. C'est l'histoire d'un Cendrillon masculin, jeune valet maltraité qui la nuit s'alimente en aspirant le sang d'un *biòu*[18]. Découvert par son maître, celui-ci décide de se débarrasser de la bête nourricière, de la faire abattre. Mais le *biòu* devient alors si sauvage qu'aucun boucher ne se risque de l'approcher. Il mourra de vieillesse en recommandant au garçon de l'enterrer près de la maison : « *Là il poussera un arbre tel qu'il donnera successivement les fruits des diverses saisons : des cerises à la Pentecôte, des prunes à Notre-Dame-d'Août, des pommes à la Saint-Michel, des châtaignes à la Saint-Martin. Enfin tous les fruits de la création. Si le fermier t'interroge tu lui diras que c'est l'arbre aux mille fruits.* » Et c'est ce qui advint, l'arbre du bœuf se révélant en outre comme le conseiller du garçon, le guide de sa vie.

Le destin de l'ours est tout entier gouverné par la vierge et ses arbres, la première instaure, les autres réitèrent sa déchéance, celle qui toujours le précipite vers le sol. Dès qu'il s'élève, en effet, la terre l'attire, l'hiver elle l'accueille et Jean tient de son père, dans le conte, le pouvoir d'en visiter le tréfonds. Quant à l'ours du montreur c'est le « mal de terre » qu'il soigne, l'épilepsie dont les crises jettent sur le sol : sur son dos les enfants doivent pour guérir chevaucher neuf pas[19]. Le taureau, au contraire, révèle, ou, plus précisément, exhausse la Vierge des profondeurs terrestres, et de son propre corps enseveli s'élève l'arbre d'abondance qui peut aussi bien porter le fruit divin dans ses flancs. Autant l'ours est d'emblée séparé du sacré, autant le taureau, le bœuf et tout leur troupeau sont avec lui en affinité constante. L'ours a perdu la parole pour avoir effrayé Jésus, le bœuf – souvent bicolore, rouge et blanc – est dans la crèche et parle cette nuit-là ; l'homme ne doit pas l'entendre mais du moins peut-il, en Pays de Sault, dire sur lui une prière en brûlant des poils de sa queue, au retour de la messe de Noël. D'ailleurs la seule rédemption possible pour un ours n'est-elle pas de devenir bovin, bête de somme dans les légendes où un saint ermite montagnard le dompte, le soumet à sa loi et le convertit en serviteur de Dieu[20] ?

Dans la lumière de l'origine, celle que projette le récit chrétien, de part et d'autre du « miroir sans tache » qu'est la Vierge, ours et taureau sont donc encore voués à la rencontre, non plus entre espace sauvage et terroir humanisé mais entre ciel et terre ; autant de territoires, autant de mouvements qui se croisent au lieu-même de leur combat, au plus haut du pâturage. Car c'est là le point nodal de cette geste à deux héros, celui que bergers et bouviers désignent, celui qui articule leur espace, celui où, pour eux, le récit immémorial coïncide le plus évidemment avec une façon d'être et des règles coutumières qui le mettent à l'épreuve et le fondent en vérité.

Jeunes bergers

La lutte sanglante, l'affontement jusqu'à la mort que parfois des clameurs terribles accompagnent – « *Cet ours et ce taureau on les entendait dans toute la forêt de Juberri* » – font éclater une violence extrême, celle qui semble n'exister que pour elle-même car elle ne fait que des vaincus. Elle est au diapason des relations que nouent les hommes sur l'estive et, plus largement, autour du commerce des bêtes. Dès que l'on a accédé aux pentes herbues de l'Ourthizet, les voix s'enflent, le moindre dialogue s'élève de plusieurs tons. On s'interpelle à distance dans le vent, dans la réverbération déroutante des échos. Et puis tout rapport est ici conflictuel en puissance. Le berger travaille sous le regard des propriétaires dont la visite assez régulière – deux ou trois fois par saison pour chaque maison – est tour à tour chaleureuse et soupçonneuse. Les litiges sont fréquents, le troupeau est collectif certes mais chacun vient voir *ses* bêtes et se défie de tout favoritisme. Si le contrat est exceptionnellement rompu – car il y a peu de bergers capables d'affronter la longue solitude des estives -, il n'est pas automatiquement reconduit. Rares sont les bouviers communs qui ont réussi à faire l'unanimité de plusieurs dizaines d'éleveurs, aussi célèbre-t-on longtemps après leur mémoire. De plus des troupeaux distincts se partagent les très vastes étendues qu'ils parcourent quasi librement. Il y a donc des « mon-

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

tagnes » jointives et les plus vives altercations opposent leurs bouviers respectifs. Lambeaux de troupeau égarés, vaches malades et contagieuses, chiens battus ou piégés suscitent des menaces toujours démesurées : on parle de « *foutre le feu à la cabane* », d'abattre au fusil les chiens, les vaches et l'homme lui-même !

Ces face-à-face orageux, amplifiés comme par la simple vertu de la montagne, nous les retrouvons en automne, sur les foires où il est tout aussi nécessaire de parler haut et d'imposer une immédiate autorité physique. Ces hommes-là on les admire, on se rapporte leurs hauts faits, autour d'eux se développe et persiste bien après leur mort des cycles de récits exemplaires. Ils incarnent, même si l'on admet « *qu'ils n'étaient pas toujours des plus fins* », une virilité idéale. Car c'est bien d'hommes dont il s'agit. Ce monde des hauteurs exclut absolument les femmes. Rien qui ressemble ici aux fenaisons d'altitude qui, dans les Alpes, rassemblent au printemps tous les jeunes gens, ni à ces villages dédoublés des Pyrénées centrales où l'on passe l'été en famille, dans les « bordes », les granges à mi-hauteur[21]. Jeunes filles et vieilles femmes peuvent certes *amarginer* le troupeau familial autour du village, mais seuls les hommes délivrent, traient, soignent et vendent vaches et brebis. Seuls ils accèdent périodiquement à l'espace tourmenté et violent de la montagne. Aussi n'est-il pas étonnant que l'ours et le taureau, en champions symétriques, dominent le bestiaire de la virilité. On dit d'un vrai homme qu'il est « *fort comme un ours* » ou bien « *... comme un taureau* ». L'adoption récente de la fécondation artificielle a d'ailleurs valu à l'inséminateur du cru surnoms et plaisanteries sur sa puissance prétendue qui prenait au pied de la lettre la vieille métaphore.

Tout garçon se doit d'entrer dans cet univers, d'en adopter les manières et les modèles en devenant, vers dix ans, petit berger. La plupart *amarginent* le troupeau familial, les cadets pauvres se louent comme *regachon,* « celui qui guette », le second du vieux berger, dont le statut n'égale même pas celui du chien. C'est l'âge où tout l'éventail de la gent sauvage, des insectes au loup en passant par les oiseaux, propose des expériences, scande une formation et incarne les diverses postures de la virilité s'éprouvant. Le temps de l'ours et du taureau vient un peu plus tard, comme un accomplissement pour les garçons faits, ceux qui « font la jeunesse » à proprement parler entre seize et vingt ans. Mais l'identification aux bêtes dominantes n'est jamais directe, elle passe par le jeu, le mime, la répétition des scènes fondatrices. Se saisir de l'innocent du village, l'engoncer dans un sac, le recouvrir d'une peau de mouton à la laine brune ou noire, l'enchaîner avec des attaches de vaches et le faire danser à la manière des montreurs est la plus commune façon de « faire l'ours ». Empoigner par les cornes un taurillon pétulant, lui tordre la tête et la rabattre en force vers le flanc puis pousser sur le côté en y mettant tout son poids pour le coucher au sol est un défi de foire que se lancent les jeunes et que le cercle des badauds encourage et applaudit. Ces dompteurs de taureaux deviendront taureaux eux-mêmes, dans la nuit des veillées d'hiver et des charivaris. Leur emblème sonore – un demi-barril, la bouche recouverte d'une peau tendue percée d'un trou minuscule à travers lequel on fait aller un fil poissé – est un tambourbourdon qu'ils nomment *bramabiòu* tant il fait entendre des beuglements terribles.

A cet âge on commence à accompagner les hommes qui montent à l'estive et l'on voit de ses yeux le rocher de la « Parade de l'ours », c'est alors que l'on reçoit mission de veiller sur les frontières, non celles de la montagne qui appartiennent au bouvier d'en haut, mais celles qui enserrent et délimitent chaque terroir. Ainsi, entre Bessède-de-Sault et Aunat, en automne, une fois levées les récoltes, les chaumes sont offerts à la vaine pâture et les jeunes bergers y conduisent leurs troupeaux ovins rassemblés. Il leur faut défendre contre toute intrusion la *rasa,* la ligne qui sépare les deux communes, celle que sanctifie l'oratoire de la Vierge révélée par les bœufs laboureurs. Une brebis d'en face s'écarte-t-elle un peu, passe-t-elle la frontière, la voici aussitôt saisie et soumise au châtiment que le lieu et le moment imposent. On creuse la terre en plein champ, on ensevelit la bête vivante et bêlante – seule sa tête laineuse affleure – et tout le troupeau passe et repasse sur elle, la piétinant jusqu'au sang. Face à l'endroit où la Vierge fut arrachée à la glèbe et rendue à la vie, la brebis d'autrui est enfouie et mise à mort à l'orée du territoire, à la saison tardive où celui-ci appartient aux jeunes bergers, à leurs troupeaux confondus et à l'ours qui vient rôder jusque dans ces parages.

Ces manières, à les bien considérer, comportent des traits communs : la violence s'y donne évidemment des fins sociales, elle est méticuleusement réglée par la coutume. Ces jeux sont en effet tout de maîtrise, ils illustrent certes la vaillance, personnelle et collective, mais ils démontrent surtout que l'on contrôle un seuil entre deux espaces, que l'on gouverne un passage entre deux états. Or l'ours et le taureau sont, nous l'avons vu, des êtres continûment transitifs. Tiraillés entre les pôles contradictoires de leur nature, ils sont comme tendus vers une métamorphose et c'est bien ce qui en fait, dans ces sociétés pastorales, les révélateurs privilégiés de la transformation que les jeunes hommes doivent vivre. Similitude dont des rites tout à fait particuliers déploient les aspects et explicitent, en quelque façon, le sens. S'ils ne sont pas ignorés du Pays de Sault, où l'on sait jouer, en carnaval, et de

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

l'ours et du taureau, c'est non loin de là, en Vallespir, qu'ils atteignent la plus forte évidence.

D'un âge à l'autre

Vers le fond de la vallée, c'est le taureau rouge qui règne, le *Bou roig* du carnaval, bête de toile aux fortes cornes que meuvent deux garçons. Il est l'objet de provocations, qui évoquent les intermèdes burlesques d'autres jeux taurins, mais il ne se soumet vraiment qu'à la *Tresina,* un garçon travesti en fille que le *Bou roig* poursuit de ses hommages. Il suffit de remonter vers les hauteurs, du côté d'Arles-sur-Tech, Saint-Laurent-de-Cerdans et Prats-de-Mollo au pied des alpages, pour que l'ours tienne ce rôle dans une intrigue semblable mais très enrichie[22]. Que nous montre-t-elle en effet ? Un ours ravisseur de filles est, en principe pour la Chandeleur, pris en chasse par les garçons du village déguisés et grimés en chasseurs aussi noirs que possible. Il est saisi en plein champ près d'une ferme à l'écart (St-Laurent-de-Cerdans), dans les broussailles et le maquis de l'autre côté de la rivière (Arles-sur-Tech), dans la rude descente entre le fort et le village (Prats-de-Mollo). Et le voilà enchaîné et conduit dans les rues, de carrefour en carrefour, de place en place. Sous les peaux de mouton ou de chèvre qui l'habillent le garçon-ours tantôt se traîne à quatre pattes, tantôt se redresse lutinant, lorsqu'il s'échappe, filles et femmes. Mais le chef des chasseurs qui le montre lui a appris l'acrobatie et, surtout, la danse, comme il l'explique avec force détails dans son discours, sa *perdica. « Il sait danser la* borrega *et la* chinchirichina, *il sait faire des sauts et des cabrioles, il connaît la pantomime. »* En outre, on lui apprendra, clame-t-il, « *la sardane en musique* » et on lui fera même danser « *el ball del matrimoni* », le bal de la noce[23].

Minutieux programme d'éducation à la civilité parfaite qui attend la bête féroce, la même qui, le matin encore, était présentée comme l'épouvantable fléau du pays. Cette conversion est comme activée par la compagne que le rite associe à l'ours. C'est Rosa, Rosetta ou Rosaura, un garçon déguisé en jolie fille pimpante avec ses tresses brunes et son tablier blanc ourlé de rouge[24]. C'est elle qui figure parmi les trappeurs qui ont saisi la bête vivante et l'ont portée jusqu'au village : Pierre tenant les pieds, Domingo la tête, Francisco le nez et Rosa la queue. C'est pour elle que l'ours se soumet au terrible apprentissage ; pour lui plaire il plie son corps lourd aux façons de la galanterie. C'est d'ailleurs avec celle qu'il poursuivait, au début, de son désir sans mesure que, pour finir, il se replie dans une cabane pour une collation intime (Arles-sur-Tech) ou bien qu'il ouvre le bal (St-Laurent-de-Cerdans). Le voici donc accepté, transformé. Transformé par qui ? par quoi ? Par la fille dans toute la force de ses « fleurs », de ses jeunes menstrues, de ses « roses » seules aptes à dépouiller de sa sauvagerie le soupirant mal léché et malheureux. D'ailleurs, dans la même région, entre Toulouse et les Pyrénées, une solide chaîne anagrammatique unit les termes dialectaux qui désignent les règles : ce sont d'abord *las ròsas,* les roses, mais aussi *las òrres,* les saletés, et enfin *les orses,* les ours, vocable le plus utilisé naguère, en français local.

Ces roses sont « *le bien de la jeune fille* » (Y. Verdier) et l'Église n'a pas ignoré ce pouvoir que détiennent les vierges[25]. Un conte, un récit hagiographique et une image très répandue illustrent, en notre siècle, cet attribut. Une jeune fille, mal aimée de sa marâtre, a pour habitude de distribuer aux pauvres le pain qui reste des repas. Elle est un jour surprise par celle qui souhaite la chasser de la maison, elle doit avouer ce qu'elle porte dans son tablier, mais le miracle a eu lieu : ce sont des roses. Arrêtons-nous un instant sur l'image de ces fleurs qui débordent du giron de Brigitte ou de Germaine et coulent jusqu'à ses pieds face à la vieille femme jalouse qui la morigène. S'y opposent deux âges et s'y révèle la venue du jeune sang, celui dont, dans bien des cultures d'Europe, les jeunes filles brodent leur tablier[26]. Dans le récit d'origine de l'ours, la Vierge, mère sans péché, accouchée non sanglante, rose sans épines, celle-là même que le taureau révèle et qu'à Bessède-de-Sault les filles de blanc vêtues honorent le 15 août dans son oratoire champêtre, a renvoyé l'homme mal dégrossi vers la bête sauvage. Dans le rite Rosa, la jeune vierge au tablier fleuri, lui fait remonter le chemin, par la force de son sang elle l'attire, le capture, le civilise, le fait homme, à nouveau.

Mais, au cours de la fête, cette transmutation n'est effective qu'après l'ultime traitement du corps ursin, une fois achevé son rasage en musique. Danse lente, sur un air qui lui est propre, exécutée par le meneur, en présence de Rose, la tant désirée. Avec le tranchant de la hache – qui fut longtemps contre la bête la seule arme des bergers – l'ours est dépouillé de son apparence hirsute. Alors il s'abat au sol comme mort et se relève pour former le premier couple de la danse (St-Laurent-de-Cerdans). Rasé de frais pour ses épousailles – et le « Jeu du barbier » est aussi un divertissement des noces et des veillées où l'on se courtise[27] – l'ours est par ce même geste châtré. A St-Laurent le meneur et ses acolytes, un vieux et une vieille chassés par le fauve alors qu'ils préparaient les crêpes et beignets de la Chandeleur, ne manquent pas d'examiner et d'enfumer son sexe avant que l'on procède à la toilette qui transfigure. Mais la castration est ici le lan-

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

gage même de la socialisation des hommes. Comme le taureau atteint son état de perfection en devenant le bœuf de labour dont la force décuplée mais paisible entre au service de la maison, l'ours ne devient mariable qu'en abandonnant sous le fer la part irréductible de son être. Cette castration est parachèvement, elle énonce une séparation nécessaire. A moins de rester fixé, comme certains ermites et ces hommes sauvages que tout village comporte et que l'on nomme « ours », dans l'état premier de la virilité, chaque garçon devra la vivre. Il acceptera qu'elle lui soit infligée par ses pairs, puisque dans ce jeu les garçons tiennent tous les rôles, pour pouvoir approcher les jeunes filles en fleurs, raison profonde et agents directs de sa métamorphose.

Tel est, projeté sur la formation de chaque homme et éclairé par ce reflet, le mouvement qui oppose en les liant, ours et taureau dont les destins sont ordonnés par les figures contrastées – rouge ou blanche – de la vierge. Le mythe se reconnaît dans cette texture que nous avons retissée. Il est un discours ouvert, qui articule des dits, des rites, des observances et des croyances souvent déposés dans les mots, les noms propres et les plus courantes tournures du langage. Il a, avec une belle aisance, intégré le grand récit chrétien de la Nativité. Et, sans cesse, il refonde ce tout sur l'expérience partagée des bergers et des bouviers. Mais, de plus, ce savoir de la société inclut un lieu de réflexion, de mise à distance du tissu mythique. Un conte fait appel aux mêmes acteurs, et use des mêmes mots. Ici, pour la dernière fois, reviennent nos deux héros.

C'est l'automne, la saison où l'ours suit les troupeaux jusqu'aux lisières des villages. Depuis l'orée du bois il a vu le laboureur qui retourne la terre avec son puissant attelage. « *Bonjour compagnon, lui dit-il. Tu as une belle paire de bœufs et ils sont forts. – Ah ! lui répondit le laboureur, je vais t'indiquer le secret de leur force, ils sont castrés. – Ah ! répondit l'ours, si c'est là le secret de leur force, pourquoi ne le ferions-nous pas nous aussi ? – Eh bien, si tu veux, lui répondit le laboureur. Reviens demain, car il y avait bien longtemps que j'avais envie de le faire moi aussi, et nous nous opérerons mutuellement.* »

Or le laboureur n'a aucun plan en tête et il rentre chez lui fort préoccupé. Comment faire ? Sa femme a une idée : « *Que tu es donc nigaud, mon pauvre ami, demain je mettrai tes effets et ton costume et c'est moi qui irai labourer.* » *Ainsi fut fait et à l'heure convenue l'ours arriva.* « *Alors, lui dit la femme du laboureur, tu arrives ? Mais moi, je n'ai pas eu la patience d'attendre ce matin, je l'ai fait hier soir. – Est-ce que tu as souffert ?* » *lui demanda l'ours.* « *– Non, répondit la femme du laboureur, pas du tout. – Voyons, dit l'ours, montre-moi ta plaie. Vraiment, tu as dû souffrir parce que tu as une grande plaie. Il faut t'y mettre de la terre fraîche. Eh bien puisqu'on ne souffre pas, tu vas me faire l'opération.* » *Alors la femme du laboureur opéra l'ours qui partit dans la montagne avec un rugissement terrible* »[28].

Pour la première fois sont réunis dans cette histoire les protagonistes qui nous sont familiers. A l'ours et au *biòu* s'est ajouté l'homme. Mais un quatrième personnage, une femme – non la Vierge ou la jeune fille mais l'épouse du laboureur – loin de souligner leurs similitudes et de prolonger les métaphores vient mettre chacun de ces mâles à sa place, les ramène à la singularité de leur destin, les dissocie dans un éclat de rire. Pour le *biòu* tout est simple : il commence taureau pour finir bœuf, il passe des errances de la montagne à la régularité des champs, de géniteur il devient laboureur, châtré il conserve sa puissance mais autrement orientée, enfin, taureau ou bœuf, il découvre la Vierge là où elle veut apparaître. L'ours, lui, comme son ultime mésaventure le montre mieux que tout, reste empêtré dans sa double nature qui semble le priver du plus élémentaire discernement : il n'a pas reconnu la mère de Dieu et son fils, il continue à chuter du haut des arbres, il poursuit une Rose qui n'est jamais qu'un garçon grimé, il ne fait pas la différence entre une plaie et un sexe de femme... Quant à l'homme, une fois marié et laboureur, une fois passé l'âge des identifications nécessaires, il doit savoir que cet univers juvénile, qu'une castration parachève, c'est symboliquement qu'il faut le vivre et le comprendre et non à la manière du taureau ou de l'ours. Encore faut-il que la femme rusée le lui rappelle.

D.F. *Toulouse*

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Notes

1. On peut ajouter à ces références antiques Elien, *Histoire des animaux,* VI, 9 et Solin, *Polyhistor,* 26, 7, 9, 10. Plutarque dans sa *Vie de Pyrrhus* rapporte la légende du loup combattant un taureau à Argos (Chap. XXXII) et statufié à l'entrée de la ville.

2. Soit d'ouest en est dans les Pyrénées : Béost *in* Vastel, 1837, p. 42 ; vallée du Ger *in* J. Cl. Dinguirard, 1975, p. 312 ; Pallars *in* J. Lluis, 1971, p. 42-44 ; Montségur (Ariège) *in* J. et R. Tricoire, 1947, p. 77 ; Fougax (Ariège), enregistrement G. Charuty 1984 ; Rodome (Aude) enregistrement D. Fabre 1972 ; Canigou (Pyrénées-Orientales) *in* L. Companyo, 1863, t. III, p. 32-33. Un récit assez proche est attesté dans le Valais suisse où le taureau dûment caparaçonné est envoyé en montagne pour combattre un dragon, voir par ex. L. Courthion, 1891, p. 351-352, « Le taureau cuirassé ».

3. Les études les plus riches sur la microtoponymie de l'ours dans les Pyrénées sont celles de H. Guiter, 1975, pp. 23-33, et de F. Baby, séminaire sur la microtoponymie des terroirs dans le canton des Cabannes (Ariège), E.H.E.S.S., Toulouse ; les faits du Pays de Sault confirment leurs constatations.

4. Traduction d'un passage du « Récit d'un transhumant andorran : Isidore Farré » publié par J.-L. Fossat in *Actas del VII Congresso internacional de Estudios Pirenaicos,* 7 (2), p. 7-21, ici p. 18-19. Sauf indication les autres récits cités ont été directement recueillis entre 1969 et 1985, ils sont traduits de l'occitan (Pays de Sault) ou du catalan (Vallespir). Le système pastoral du Pays de Sault qui sert de toile de fond à l'analyse est celui des années 1880-1980 marqué par un remplacement progressif des ovins par les bovins, voir à ce propos Ch. Thibon, 1988.

5. Les termes pour désigner l'ours dans les Pyrénées ont été à plusieurs reprises relevés, par exemple B. Besche, 1977, 2 vol., T. 1, p. 24. Pour un point de vue plus général sur le tabou indo-européen du nom de l'ours voir A. Meillet, 1975, p. 281-291.

6. La bibliographie, assez abondante, sur les montreurs d'ours ne décrit pas toujours en détail le spectacle ; voir cependant : A. Fourès, 1983 (1re éd. 1889), p. 27-30 et p. 33-35 ; B. Abadie et R. Peninou, Pau, 1973, p. 95-98 ; P. Yvon, 1979, p. 365-373 ; F.R. Gastou, 1987. L'essentiel de nos informations provient d'enquêtes orales et de l'histoire de vie de Marie Huguet, fille de montreur d'ours d'Ercé (Ariège), réalisée par Agnès Fine. Notons qu'aux États-Unis, au temps du Far-West, alors que l'émigration des Ariégeois montreurs d'ours était forte, on présentait des combats réels d'ours et de taureaux, ceux qu'organisait un certain Bernadoux à San Francisco sont décrits en détail dans E. Auger, 1877 (2e éd.), p. 29-34, étonnant récit qui m'a été communiqué par J.-P. Piniés. Des joutes ours-taureaux sont également attestées à Madrid au XVIIe siècle.

7. En cela les Pyrénées apportent leurs variations sur un thème commun ; voir « L'ours, l'autre de l'homme » n° spécial de la revue *Études mongoles et sibériennes* n° 11, 1980 ; sur le conte-type 30 1B Aa – Th. voir D. Fabre, 1968 et P.N. Boratav, 1955, FFC n° 152.

8. Sur le taureau idéal voir Ch. Estienne et J. Liébault, 1680 (1re éd. 1564), p. 64 : « ... de poil rouge..., de contenance fière, épouvantable de regard... » ; O. de Serres, 1600, Liv. IV, chap. 7 ; Liger 1740, p. 240, mentionne en outre l'inimitié de l'ours et du taureau.

9. Sur l'origine de l'ours E. Rolland cite deux versions assez proches, l'une lorraine (Oberlin, 1775) l'autre bigourdane (Cordier, 1867) in *Faune populaire,* Paris, 1877, T. I, p. 40-45. J. Amades donne deux versions catalanes dans *L'origine des bêtes,* 1988, p. 260-262 et les accompagne d'un riche commentaire, voir du même auteur *El Pessebre,* 1959, p. 264-269.

10. Sur ces rites de la crèche familiale catalane voir J. Amades, 1959.

11. Sur la sortie de l'ours le 2 février : R. Corso, 1955 ; la croyance est déjà attestée dans Pline l'Ancien, *Hist. Nat.,* L. VIII, chap. LIV (pour ce qui est de la quarantaine) et par Gaston Phébus, 1971, p. 84-85 pour le dicton complet. Rappelons que Cl. Gaignebet a construit à partir de cette quarantaine très stable les grands rythmes du « calendrier populaire » : *Le carnaval,* Paris, 1974. La date du 25 mars est attestée à Nébias, au pied du plateau de Sault, elle figurait dans le calendrier de l'*Almanac patoues de l'Arièjo* (1880-1930 env.).

12. Les arbres interdits sont dans Cordier (in Rolland, 1877) et J. Amades, 1959, Sur l'ethnographie et l'éthologie de l'ours dans l'Est pyrénéen, et au Pays de Sault en particulier, voir le très riche témoignage personnel du Vicomte Louis de Dax, 1858, pp. 147-199. La tradition orale actuelle a retenu plusieurs thèmes et récits très proches.

13. Sur cet arbre central : F. Michel, « Attendez-moi sous l'orme », *Bull. de la Soc. des Antiquaires de France,* p. 1-42 ; H. Polge, T. 88, n° 126, janv.-mars 1976, p. 75-91.

14. C'est la version donnée par Joan Lluis, berger autobiographe, 1971, note 2.

15. Sur les créations dualistes voir M. Albert-Llorca, 1991 ; notons cependant que Jean Joufre de Tignac (Ariège actuelle) avoue à l'inquisiteur avoir entendu dire – au début du XIVe siècle – que « *Dieu n'avait pas fait le loup, l'ours et le lion* », J. Duvernoy, 1978, T. II, p. 616.

16. Le terme *biòu,* en languedocien et provençal, vaut le plus souvent pour tous les mâles, entiers ou châtrés, et donc pour toutes les bêtes d'arène. En pays de Sault si l'on veut préciser que la bête est entière on utilise les termes *taure* ou *brau.*

17. Sur ce thème du bovin – taureau ou bœuf – découvreur d'images de la Vierge et sur la statue récalcitrante les références sont multiples. M. Albert-Llorca prépare un travail sur le sujet, voir W.A. Christian, 1978, p. 97-99.

18. Récit noté par G. Maugard en 1950, à Puivert (Aude), 1955, p. 40-48, c'est le conte-type 511A Aa.-Th., représenté en France par cette unique version pyrénéenne. Notons que la saignée des bœufs à la veine jugulaire pour préparer la « sanquette » est attestée à Gallinagues (Pays de Sault) avant 1914 pour la fête votive. Mentionnons aussi la croyance en la vertu apaisante du figuier sur les taureaux les plus furieux in Ch. Estienne et J. Liébault, 1680, p. 253.

19. Nous avons réuni une dizaine d'attestations de cette cure par chevauchement de l'ours pour les XVe-XVIIIe siècles, les montreurs d'ours ariégeois guérissaient encore la « peur » de cette façon, au début du XXe siècle.

20. Sur ce thème hagiographique surabondant dans les Alpes voir les relevés de P. Sébillot, 1906, t. IV, p. 128 et, surtout, P. Cahier, 1867, s.v. ours, treize cas de saints convertissant en bête domestique l'ours qui a dévoré leur bœuf.

21. Sur cette courtoisie des alpages : dans les Pyrénées centrales, X. Ravier, 1986, p. 234-236 ; dans le Lœtschental suisse, Cl. Macherel, 1979, p. 9-40.

22. Sur l'ours carnavalesque dans l'Est pyrénéen (Vallespir, Fenouillèdes, Pays de Sault, Andorre) l'information vient d'enquêtes directes ; voir P. Breinan, Cl. Costes, D. Fabre, J. Lacroix, 1972. Nous

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

avions réuni un premier ensemble bibliographique dans : D. Fabre, 1968 ; et 1976, p. 57-67.

23. Le texte de la *perdica* du chasseur a été fixé par écrit à Arles-sur-Tech mais la version de Saint-Laurent-de-Cerdans est restée orale et soumise à variations, c'est celle qui est d'abord citée ; sur ce texte et ses variantes voir R. Bosch.

24. A Saint-Laurent l'appât est – en 1970, 1972, 1973 – une « vraie » jeune fille, à Arles c'est la Rosa ou la Rosetta, à Montblanc en Catalogne-sud c'est la Rosaura, elle est l'héroïne d'une pièce de théâtre en partie inspirée du roman médiéval de *Valentin et Orson* mais déjà mise en forme dans le romancero castillan imprimé voir les nombreuses versions de la *Rosaura del guante.* Cl. Gaignebet a noté le lien avec Rosmerta et Rosemonde, 1986, tome 1, p. 169-170.

25. Voir l'analyse d'Y. Verdier, 1979, chap. « La couturière » nous avions commenté ce rôle du sang des filles dans la « conversion galante » in D. Fabre, 1980, p. 1075-1099. Sur les saintes au giron plein de roses voir J.-P. Piniès, 1982, p. 27-56, l'art. à paraître de M. Albert-Llorca, « Les fils de la Vierge » *L'Homme*, sous presse et l'admirable Santa Casilda de Francisco Zurbaran, in *Zurbaran,* cat. d'expo. Paris, Grand Palais, p. 279.

26. C'est l'une des deux entrées en matière du conte type 706 Aa.-Th. « La fille aux mains coupées » le plus souvent nommée Sainte Brigitte en Pays-de-Sault voir : D. Fabre et J. Lacroix, 1973-1974, 2 vols, t. II, p. 81-100.

27. « Faire la barbe » est à la fois une pénalité symbolique déjà commentée par E. Pasquier 1606, un jeu de veillée (voir J. Amades, 1950, vol. II et III) et un rite de la noce encore bien attesté dans le bassin oriental de la Méditerranée.

28. Ce récit a été noté par Ch. Joisten à Luzenac (Ariège) en 1953 ; 1965, p. 177-178, c'est le conte-type 153 Aa.-Th. représenté en France par deux versions de la castration du loup (voir M.L. Tenèze, 1976, t. III, p. 420-421) qui devient T. 1133 quand c'est un ogre qui est la victime. Voir des versions avec l'ours dans *Kryptadia,* 1883-1889, t. IV, p. 76 (Pologne, région de Cracovie) et id., t. V, p. 9 (Ukraine, district d'Elissavèthrad). Sur les techniques locales de castration du taureau voir L. Souquère, 1932. Pour une autre mise en perspective anthropologique de la castration – des mâles et des femelles – voir Cl. Fabre-Vassas, sous presse, et 1992, p. 59-74.

Références bibliographiques

ABADIE B. et PENNINOU R., 1973, *Les marcassins de 1908,* Pau.

ALBERT-LLORCA M., 1991, *L'Ordre des choses,* Paris.

AMADES J., 1950, *Costumari Català,* vol. II et III.

1959, *El Pessebre,* Barcelona.

1988, *L'origine des bêtes,* éd. M. Albert-Llorca, Carcassonne.

AUGER E., 1877, *Récits d'outre-mer,* Paris.

BORATAV P.N., 1955, *Histoire d'ours en Anatolie,* Helsinki, FFC n° 152.

BÉOST *in* VASTEL, 1837, *Guide des voyageurs et des malades aux Eaux-Bonnes,* Paris.

BESCHE B., 1977, *Le savoir des bergers de Casabède,* Toulouse, 2 vols.

BOSCH R., 1987, *L'ours-totem d'Arles-sur-Tech,* Arles-sur-Tech, chez l'auteur.

BREINAN P., COSTES Cl., FABRE D., LACROIX J., 1972, *La caça de l'os à Saint-Laurent-de-Cerdans,* film 16 mm, coul. 52 min, Toulouse.

CAHIER P., 1867, *Caractéristiques des saints,* Paris.

CHRISTIAN W.A., 1978, *Religiosidad popular. Estudio anthropologico,* Madrid.

COMPANYO L., 1863, *Histoire naturelle du département des Pyrénées Orientales,* Perpignan, t. III.

CORSO R., 1955, *L'orso della candelora,* Helsinki, FFC n° 153.

COURTHION L., 1891, « Légendes valaisanes », *Revue des Traditions Populaires,* t. VI.

DAX Vicomte Louis de, 1858, « Les ours », *in Souvenirs de mes chasses et de mes pêches dans le Midi de la France,* Paris, pp. 147-199.

DINGUIRARD J.-Cl., 1975, *Ethnolinguistique de la haute vallée du Ger,* thèse de doctorat, Université de Lille III, serv. de rep. des thèses.

DUVERNOY J., 1978, *Le registre d'inquisition de Jacques Fournier,* Paris, T. II.

ESTIENNE Ch. et LIÉBAULT J., 1680, *L'Agriculture et la maison rustique,* Lyon.

FABRE D., 1968, *Jean de l'ours,* Toulouse-Carcassonne.

1976, « Réflexions sur l'anthropologie de l'ours dans les Pyrénées », *in La grande faune pyrénéenne,* Pau, Univ. de Pau, p. 57-67.

1980, « Passeuse aux gués du destin », *Critique* n° 402, nov. p. 1075-1099.

FABRE D. et LACROIX J., 1973-1974, *La tradition orale du conte occitan,* Paris, 2 vols.

FABRE-VASSAS Cl., 1992, « Identification d'un rite : la cure de la hernie », *in Vers une ethnologie du présent,* Paris.

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Sous presse, *La bête singulière, chrétiens et juifs autour du cochon,* Paris.

FOSSAT J.-L., « Récit d'un transhumant andorran : Isidore Farré » *in Actas del VII Congresso internacional de Estudios Pirenaicos,* 7 (2), p. 7-21.

FOURES A., 1983, *La gueuserie,* Carcassonne (1re éd. 1889).

GAIGNEBET Cl., 1974, *Le carnaval,* Paris.

1986, *A plus haut sens,* Paris, Maisonneuve.

GASTON PHÉBUS, [1971], *Livre de chasse,* éd. Tilander, Karlshamn.

GASTOU F.R., 1987, *Sur les traces des montreurs d'ours,* Toulouse, Loubatières.

GUITER H., 1975, « LES GRANDS CARNASSIERS SAUVAGES ET LA TOPONYMIE CADASTRALE DES PYRÉNÉES ORIENTALES » *IN ACTAS DEL VII CONGRESSO INTERNACIONAL DE ESTUDIOS PIRENAICOS,* 7 (2).

JOISTEN Ch., 1953, 1965, *in Contes de l'Ariège,* Paris.

Krypadia, 1883-1889, t. IV, p. 76 (Pologne, région de Cracovie), t. V, p. 9.

« L'ours, l'autre de l'homme », 1980, n° spécial de la revue *Études mongoles et sibériennes* n° 11.

LIGER, 1740, *La nouvelle maison rustique,* Lyon.

MACHEREL Cl., 1979, « La traversée du champ matrimonial », *Études Rurales,* n° 73, janvier-mars.

MAUGARD G., 1950, 1955, *Contes des Pyrénées,* Paris.

MEILLET A., 1975, « Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire... », in *Linguistique historique et linguistique générale,* Paris, Champion.

MICHEL F., 1868, « Attendez-moi sous l'orme », *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de France,* p. 1-42.

NELLI R., 1971, « Poèmes » in A.V. Aelberts et J.J. Auquier, Poètes singuliers du surréalisme et autres lieux, Paris, U.G.E., 10/18, p. 199-203.

PALLARS *in* LLUIS J., 1971, *Histories i llegendes del Pallars,* Barcelona.

PASQUIER E., 1606, *Recherches de la France,* Paris.

PINIES J.-P., 1982, « Sainte Germaine de Pibrac » *in Un demi-siècle d'ethnologie occitane,* Carcassonne, GARAE.

PLINE l'ANCIEN, Histoire Naturelle, L VIII, chap. LIV.

POLGE H., 1976, « L'orme au village », *Annales du Midi,* T. 88, n° 126, janv.-mars.

RAVIER X., 1986, *Le récit mythologique en Haute-Bigorre,* Aix-en-Provence.

ROLLAND E., 1877, *Faune populaire,* Paris, T. I.

SÉBILLOT P., 1906, *Le Folklore de France,* Paris, t. IV.

SERRES O. de, 1600, *Théâtre d'agriculture,* Paris, Liv. IV, chap. 7.

SOUQUERE L., 1932, *La castration du taureau dans le Gers,* thèse vétérinaire, Toulouse.

TENEZE M.L., 1976, *Le conte populaire français,* Paris, t. III.

THIBON Ch., 1988, *Les Pyrénées audoises au XIXe siècle, les villages et l'État,* Paris-Toulouse.

TRICOIRE J. et R., *Folklore de Montségur,* Toulouse-Paris, 1947.

VERDIER Y., 1979, *Façons de dire, façons de faire,* Paris, Gallimard.

YVON P., 1979, « Les promeneurs d'ours », *Aguiaine,* t. XIII.

Homme maîtrisant un taureau, par Frédéric Bazille, Musée Fabre, Montpellier.

This content downloaded from 185.44.78.129 on Sat, 21 Jun 2014 21:01:45 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions